

**Adila Bennedjaï-Zou**  
**Du micro aux Histoires**

*Vous aussi, la semaine dernière, on vous a conseillé un énième podcast ? Vous aussi, vous avez l'impression que tout le monde raconte sa vie à son micro aujourd'hui ? Ce n'est pas qu'une impression, l'essor du podcast, média hyper-contemporain, s'accorde avec nos modes actuels de consommation de l'information. C'est-à-dire, en faisant autre chose, si possible. Mais parmi les voix qui s'immiscent dans nos quotidiens, certaines sont si passionnantes qu'on se doit de rencontrer celles et ceux à qui elles appartiennent. Adila Bennedjaï-Zou en fait partie, alors nous avons pris un thé avec elle, sans faire autre chose en même temps, et c'était passionnant.*

Adila Bennedjaï-Zou est documentariste sonore. C'est après avoir cheminé dans le cinéma documentaire et l'écriture de scénario qu'elle arrive chez Radio France avec la série *Mes années Boum*, une enquête en dix épisodes autour du mystérieux assassinat de son père. Pensionnaire de la Villa Médicis en création sonore en 2020, elle a signé aujourd'hui sept séries documentaires sonores : *Mes années Boum, une enquête algérienne* (2016 à 2018), *PMA hors la loi* (2016 à 2018), *Heureuse comme une arabe en France* (2019), *One, two, three, viva l'Algérie* (2019), *Une odeur de poudre* (2018 à 2021), *La manif est à nous* (2022) et *Ex-ologie* (2022). En m'y plongeant par une binge-écoute sans scrupules, je découvre une sincérité courageuse, de l'humour, des histoires finement recherchées et transmises par une méticuleuse écriture et mise en forme de toutes sortes de matériaux sonores mêlant archives, entretiens, récits narrés. Tour à tour se succèdent sujets politiques, historiques, sociétaux, polémiques et intimes, sans jamais être tout à fait distincts les uns des autres. Dans les séries d'Adila Bennedjaï-Zou, tout est dans tout. C'est un tissage complexe mais jamais brouillon.

Drôle d'exercice que de rencontrer quelqu'un dont le portrait s'est déjà esquissé dans ma tête au fil des épisodes. Je connais des détails intimes de son passé, la conception de son fils et la voix de sa mère, ses doutes existentiels des dernières années et ses tenues vestimentaires de lycéenne. Quelque part, je me dis que rencontrer n'importe quel artiste dont on connaît bien l'œuvre devrait donner cette impression, mais il y a une proximité qui relève de ce que propose le podcast, dans lequel l'intime semble moins médiatisé. C'est devenu un lieu commun : une créatrice de podcast est un peu comme une amie, une voix familière qui nous accompagne dans le métro et nous tient compagnie quand on se beurre une tartine.

Pourtant, comme me l'explique la documentariste, celle qui dit 'je' dans ses documentaires, ce n'est ni tout à fait elle-même, ni tout à fait une autre. C'est un peu son clown. Dans son passé militant, elle a fait des stages où on apprend à se créer un clown, en jouant avec sa personne. *Il faut faire tout un travail pour à la fois donner ce qu'on est, et en faire autre chose, qui est votre clown.* Et si ses séries sont aussi réussies, c'est bien parce qu'elles ne consistent pas en une simple logorrhée impudique. ***Ce qu'il y a dans mes documentaires, c'est tout à fait moi, mais c'est pas***

*entièrement moi. Je donne énormément, certains trouvent ça impudique. Moi, je n'ai pas un sentiment d'impudeur, parce que je ne donne pas tout. Même si par rapport à plein d'autres documentaristes je livre beaucoup de moi-même, ce que je livre est choisi, au regard du sujet, choisi aussi pour parler à l'auditeur. Il y a un arbitrage, du tournage, du montage, des interlocuteurs... C'est l'objet d'un travail.*

Très dans l'air du temps, l'auto-fiction se pratique de mille et une façons. Dire je est libérateur, mais il ne s'agit pas de se regarder le nombril en vain. ***Plonger dans l'intimité, ce n'est pas m'éloigner du collectif. C'est aller voir ce qui me meut avec d'autres, et dans la même façon que d'autres, dans ce que je crois être la chose la plus singulière et intime. Le concept d'autobiographie collective me parle énormément, c'est une expression d'Annie Ernaux. Ce qui m'intéresse, c'est de raconter à travers mon histoire, celle d'une génération ou de plusieurs personnes, d'être dans le commun.***

Le mot génération revient beaucoup dans notre échange. Adila Bennedjaï-Zou est à la fois tributaire et prisonnière de son temps. Dès le départ, ce qui l'intéresse en histoire, c'est comment l'intime et le politique s'imbriquent et se recoupent. *Interroger comment le choix intime est politique, comment des vies anonymes sont à la fois le jouet mais aussi des sujets de l'Histoire. C'est pas très original. Je suis travaillée par les influences de mon temps...* Ses séries sont toutes structurées par cette double appartenance à l'intime et au politique. Qu'il s'agisse d'enquêter sur l'assassinat de son père et ses liens avec la politique algérienne, d'interroger la place et l'histoire des femmes arabes en France en partant d'une démarche de décolonisation de soi, de retourner voir ses ex pour comprendre son célibat et la place qu'occupe celui-ci dans notre société, ou encore de traverser le parcours de la combattante d'une grossesse par PMA et pénétrer le monde des parentalités alternatives, la démarche est la même : explorer dans l'histoire personnelle, toutes ces choses invisibles qui nous font faire société. Elle se revendique des historiens du sensible, ceux de la micro-histoire. *Les études post-coloniales, les études féministes vont aussi beaucoup revenir à la question de l'expérience personnelle. Et je travaille d'une manière complètement dans l'ère du temps. C'est devenu un tic, la première personne. Je me rends bien compte à quel point je suis emprisonnée dans une mode. Je ne suis pas arrivée toute seule avec ça. Je suis tributaire de mon temps, et de ce qui se fait, ce qui se pense au moment où je produis les choses.*

La parole personnelle a beau naître quelque part, ça n'en fait pas moins une présence singulière dans laquelle ses documentaires trouvent leur force. Peut-être parce qu'il est né dans l'indulgence du journal intime, *je suis persuadée que c'est dans mon journal intime que j'ai appris à écrire à la première personne*, de ce 'je' des plus sincères découle l'un des aspects remarquables de son œuvre : une remise en question permanente du regard, un décalage de posture. Ses documentaires permettent de voir (d'entendre) en temps réel le travail du pas de côté, le changement de point de vue en train de se faire. ***J'ai l'impression que quand on subit quelque chose, la meilleure chose qu'on puisse faire c'est de la regarder. Je prends des questions qui m'appartiennent, ça me***

*permet de les poser devant moi et de les regarder sous plein de facettes. À la fin, je change vraiment de regard sur ce que je vis. J'apprends des choses. C'est aussi pour la scénariste une technique de narration. Quand tu travailles en documentaire, tu n'as pas tellement la possibilité d'avoir des vérités qui sortent du placard ou un monstre qui sort du lac. Et alors, ta manière de faire bouger ton récit, c'est que ton auditeur change d'avis. Un de mes plus grands plaisirs d'auditrice, c'est de penser un truc, me faire une idée, et un quart d'heure plus tard me dire "ah ouais non, mais en fait, ça pourrait être complètement autre chose".*

Non seulement l'effet peut être fabriqué par le montage, mais cette possibilité de changer de parcours en cours de route est aussi l'intérêt du documentaire sonore par rapport à d'autres médias. *Le plus beau cadeau que peut faire la radio par rapport au cinéma et au documentaire TV, tels qu'ils se conçoivent en France, c'est que j'ai la possibilité de partir sans savoir ce que je vais trouver.* Cependant, c'est aussi en piochant dans les outils du cinéma et de l'écriture qu'Adila Bennedjaï-Zou compose ses créations sonores. *Le matériau documentaire est extrêmement important pour moi, mais j'aimais bien l'écriture de la fiction pour sa fantaisie, sa liberté. Et à la radio, j'ai pu faire converger les deux. Je fais du cinéma pour les oreilles.* Je sais que les gens se créent des images quand ils écoutent, et mon travail c'est de contribuer à ce qu'ils voient. C'est Orson Welles qui disait "le plus grand écran de cinéma, c'est notre cerveau". J'ai vraiment une passion, un seul but dans mes documentaires sonores, c'est que mon auditeur ne décroche pas. Je mets en marche toutes mes compétences pour retenir l'attention. Cela implique des techniques de narration, des cliffhangers, des alternances entre émotions et interrogations au sein de l'épisode, poser une question au début de l'épisode... ce sont toutes des techniques de scénario.

Lui arrive-t-il de regretter l'absence d'images ? *Non seulement je ne les regrette pas, mais par exemple dans Ex-ologie, au début de chaque épisode j'essaye de replonger les gens dans une époque. J'utilise des sons, un jingle, j'essaye d'utiliser des références à la fois individuelles et à la fois un peu communes. Je sais qu'une musique, une façon de parler, peut replonger les gens dans des souvenirs personnels, beaucoup plus que des images d'archives. Quand j'écris, je cherche des souvenirs un peu oubliés mais qu'on a en commun, des trucs très personnels, mais qui rencontrent le collectif. Tout est dans la composition à partir de ces différents degrés entre l'intime et le collectif. Si tu balances de l'image, les gens sont subjugués par l'image et ils n'ont pas la place de se remémorer ce qu'ils étaient, eux, quand ils avaient 15 ans. Alors que le son, je trouve, laisse beaucoup plus la possibilité de le faire.*

Le son permet aussi une légèreté de dispositif, on se fait rapidement accepter avec un micro, bien plus facilement qu'avec une caméra. La porte s'ouvre pour laisser entrer une plus grande spontanéité du présent. ***Plus ça va, plus ce qui m'intéresse dans mon travail, ce n'est pas tant ce qui est raconté, mais ce qui arrive quand le micro est ouvert.*** C'est ce que j'ai découvert dans Mes années Boum, quand à un moment ma tante accuse ma mère d'avoir tué mon père, qui est le passage préféré des gens dans la série. ***J'adore quand, au moment où le micro est ouvert, il se***

*passé quelque chose, et ce n'est pas juste quelqu'un qui me raconte quelque chose. Je ne peux pas le chercher complètement volontairement parce que ce serait artificiel, mais j'essaie de privilégier les situations comme ça. C'est pour ça que dans Ex-ologie je vais voir mes ex. Ce qui est intéressant, c'est la mise en présence des deux personnes. Il y a plein d'entretiens qui n'ont aucun intérêt du point de vue du récit. Ce n'est que le malaise de la rencontre qui est intéressant. Et ça je peux le faire en son, je ne saurais pas le faire en image.*

Dans les séries documentaires d'Adila Bennedjaï-Zou, les tonalités coexistent au même titre que l'intime et le politique. Ses sujets sont très sérieux, lourdement chargés d'histoire et de bagage individuel et collectif, mais son ton est vif, jamais plombant, il est parfois même léger et souvent drôle. Il y a beaucoup d'humanité dans cette coexistence des tons. ***J'ai tendance à penser qu'à la fois toutes les histoires valent le coup d'être racontées, et qu'aucune histoire ne vaut la peine d'être racontée.*** Je pense que la vie n'est pas tissée que de grands moments hyper profonds, c'est aussi des histoires de canapé. [C'est une référence à un moment génial de PMA, hors la loi, où Adila ne sait pas si sa grossesse va fonctionner, mais elle trouve une combine maligne avec un canapé sur leboncoin pour être sûre de ne pas être déçue, quoi qu'il arrive]. C'est très important en fait, notre quotidien, c'est à la fois se demander si on va tomber enceinte et à la fois regarder un canapé sur leboncoin en se demandant si on va l'acheter, et ça nous plonge quasiment dans les mêmes affres. Ça coexiste complètement dans notre affect. Et pour moi, ça, c'est le réel.

Le réel, vouloir le traduire, ne pas le trahir, le faire ressentir... c'est le nerf de la guerre du documentaire. Les documentaristes sont dans une tension, que je trouve impossible à régler. Je suis censée rendre compte du réel. Rendre compte du réel, c'est par définition impossible ! Pourtant, dans les séries d'Adila Bennedjaï-Zou, on sait très bien que ce qu'on écoute, ce n'est pas le réel. On ne doute jamais que le matériau sonore est retravaillé, réagencé, loin d'être mis bout à bout par hasard, mais sans pour autant que cela semble faux. Je ne fais que fabriquer des effets de réels. Mais le seul vrai truc, la meilleure chose qui puisse m'arriver, c'est de parfois saisir une impression de réel, de manière fragmentaire, de manière accidentelle. C'est ce que je préfère. Et cette histoire de canapé, c'est vraiment ça. Ce qui m'est passé par la tête au moment où j'ai allumé mon micro, la conversation avec ma mère, le fait que je puisse les mettre en regard, et d'un seul coup, pendant quelques secondes mon auditeur se dit "ah oui, c'est ça la vie."

En réalité, la proposition documentaire est un mensonge. Il n'est pas mieux à même de rendre compte du réel, en tout cas de la vie, que la fiction ou la littérature... Notre rapport au réel n'est pas plus direct dans le documentaire. C'est le mensonge de la photographie aussi. Et une fois que t'as compris ça, et que tu l'assumes, tu n'es plus dans la supercherie. Dans le travail d'Adila Bennedjaï-Zou, aucune triche. Le réel y trouve son compte, il en devient la plus captivante des histoires, cultivé ainsi dans une brillante sincérité.

Par Lucie Buclet